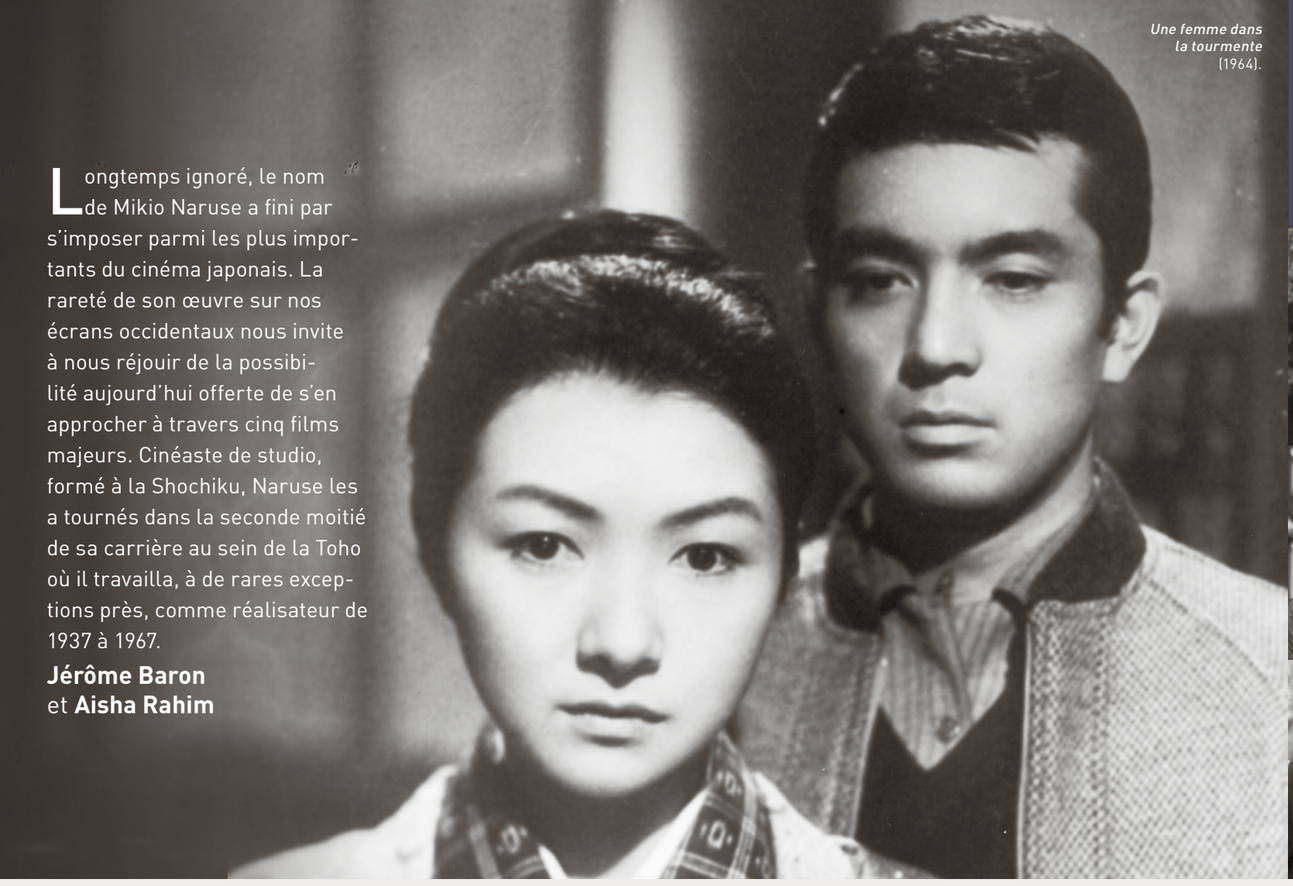


Une femme dans la tourmente (1964).

Longtemps ignoré, le nom de Mikio Naruse a fini par s'imposer parmi les plus importants du cinéma japonais. La rareté de son œuvre sur nos écrans occidentaux nous invite à nous réjouir de la possibilité aujourd'hui offerte de s'en approcher à travers cinq films majeurs. Cinéaste de studio, formé à la Shochiku, Naruse les a tournés dans la seconde moitié de sa carrière au sein de la Toho où il travailla, à de rares exceptions près, comme réalisateur de 1937 à 1967.

Jérôme Baron et **Aisha Rahim**

L'ADRC
LES ACACIAS
présentent

MIKIO **NARUSE**

HOMMAGE EN 5 FILMS

L'adrc

LE GRONDEMENT DE LA MONTAGNE

YAMA NO OTO

Japon, 1954, 94 mn, Noir & Blanc, filmé en TohoScope, d'après un roman de **Yasunari Kawabata**

Scénario : **Yoko Mizuki**

Directeur de la photographie : **Masao Tamai**

Musique : **Ichiro Saito**

Produit par la **TOHO**

Avec **Setsuko Hara** (Kikuko Ogata), **Sô Yamamura** (Shingo Ogata), **Ken Uehara** (Suichi Otto), **Teruko Nagaoka** (Yasuko Nagaoka), **Yoko Sugi** (Eiko Tanizaki)

山の音

Shingo, vieil homme d'affaires, ressent une profonde affection pour sa belle-fille Kikuko qui vit sous son toit et se consacre à son mari et à ses beaux-parents. Mais Suichi, son époux, la néglige et leur relation devient instable. Le jour où la jeune femme tombe enceinte, elle décide de ne pas garder le bébé, remettant son mariage en question.

Parmi les titres qui mettent au premier plan la réalité de drames familiaux des "petites gens", ***Le Grondement de la montagne*** est l'unique film du réalisateur à tracer une ligne oblique dans l'habituel cadre des relations entre hommes et femmes, parents et enfants. Insistant cette fois sur la singularité d'un lien entre un beau-père et sa bru. Naruse ne laisse même pas à Kukiko (Setsuko Hara, actrice fétiche d'Ozu) la possibilité de partager l'espace d'un plan avec son mari. Infidèle, ce dernier la trouve "sembable à un lac", image constrastant avec celle de sa maîtresse, elle torrentielle. Les références aquatiques et météorologiques, fréquentes chez Naruse, sont ici discrètement redoublées par des motifs saisonniers et un glissement grâcieux du printemps vers l'automne, où la scène finale prouve à elle seule le génie du cinéaste. Il restera à chacun d'entre nous à lire dans les vides et les suspens la nature équivoque et sublime de ce lien d'amour - l'un des plus ambigus de son oeuvre - entre un vieil homme rangé au crépuscule de sa vie et une jeune femme enfin résolue à prendre en main la sienne. L'économie de la mise en scène a pour effet paradoxal de révéler l'amplitude émancipatrice du regard que le cinéaste veut porter sur eux. Adapté d'un roman de l'immense Kawabata, un des films de Naruse les plus dépouillés mais aussi un de ceux qu'il préférait.

NARUSE PAR **KUROSAWA**

"La méthode de Naruse consiste en un agencement par plans très courts comparables les uns aux autres, mais lorsque vous observez leur enchaînement à l'échelle du film entier, ils donnent l'impression d'une unique et longue prise. Le flux est si limpide que les coupes en deviennent invisibles. Cet écoulement de plans courts au premier regard paisibles et ordinaires révèle par la suite le lit d'un fleuve plus profond où sous une surface calme se dissimule un courant plus vif et tourmenté. Incomparable était, dans cette manière de faire, la sûreté de son métier."

Akira Kurosawa.

AU GRÉ DU COURANT

NAGARERU

Japon, 1956, 118 mn, Noir & Blanc, filmé en TohoScope, d'après un roman de **Aya Koda**

Scénario : **Sumie Tanaka** et **Toshiro Ide**

Directeur de la photographie : **Masao Tamai**

Décors: **Satoshi Chuko**

Musique : **Ichiro Saito**

Produit par la **TOHO**

Avec **Kinuyo Tanaka** (Rika Oharu, la bonne), **Isuzu Yamada** (Tsutayako Otsuta, la tenancière de la maison de geishas), **Hideko Takamine** (Katsyuo, sa fille), **Mariko Okada** (Nakako), **Haruko Sugimura** (Someka), **Sumiko Kurishima** (Ohama)

流れる

Dans le Tokyo des années 1950, Otsuta est la tenancière endettée d'une maison réputée de geishas. Sa fille Katsuyo ne voit aucun avenir dans ce commerce dont les pensionnaires affrontent comme elles le peuvent l'irrémédiable destitution qui les menace. Sous le regard de Rika, veuve dévouée et intègre, venant de trouver une place de bonne dans la maison, la vie s'écoule alors qu'Otsuta s'acharne à trouver une issue favorable à la pérennité de son activité et au maintien de la tradition qu'elle incarne.

Cette année 1956, Kenji Mizoguchi réalisait ***La Rue de la honte***, son ultime film, dont toute l'action se déroule dans un bordel de Tokyo, au moment où le gouvernement délibère sur un projet de loi visant à interdire la prostitution. Le principal décor d'***Au gré du courant*** est, lui, une maison traditionnelle de geishas au bord de la disparition. On imagine qu'elle pourrait se trouver dans un quartier voisin de la maison close mizoguchienne. Mais ce ne sont pas là les seules lignes de partage entre ces deux grands films. Kinuyo Tanaka, icône et collaboratrice sans égal de Mizoguchi, tient dans le film de Naruse le rôle de Rika, servante surnommée Oharu. Les relations entre Otsuta, la tenancière et sa fille Katsuyo (Hideko Takamine) ne sont pas sans rappeler celles d'Atsuko (encore Kinyuo Tanaka) et sa fille, Akiko dans ***Une femme dont on parle*** (1954) fréquemment oublié parmi les derniers chefs-d'œuvre de Mizoguchi. Dans un cas comme dans l'autre, mais dans des gestes de cinéma qu'on distinguera plutôt que de les vouloir comparer, pèse sur la fratrie féminine une menace mettant à l'épreuve l'espoir de provisoires réconciliations ou complicités, et l'endurance de chacune à chercher une issue à une vie de peine.

UNE ŒUVRE **RÉALISTE**

"Aucun humanisme dans ce cinéma, car Naruse ne croit pas à la perfectibilité de l'homme ; aucun naturalisme, car Naruse n'attribue pas la souffrance humaine à des causes externes ; aucun idéalisme non plus. Son œuvre présente un réalisme sévère, exigeant et sans compensation. Naruse a brossé le portrait de cette blessure inguérissable qu'on appelle la vie."

Audie E. Bock, Editions du Festival de Locarno, 1983

QUAND UNE FEMME MONTE L'ESCALIER

ONNA GA KAIDAN WO AGARU TOKI

Japon, 1960, 112 mn, Noir & Blanc, filmé en TohoScope

Scénario : **Ryuzo Kikushima**

Directeur de la photographie : **Masao Tamai**

Montage: **H. Ito**

Costumes : **Hideko Takamine**

Musique : **Toshirô Mayuzumi**

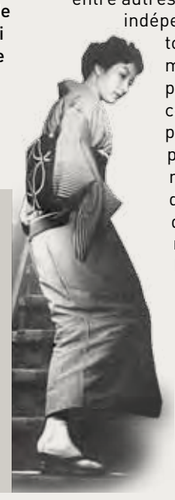
Produit par la **TOHO**

Avec **Hideko Takamine** (Keiko Yashiro), **Masayuki Mori** (Fujisaki, le banquier), **Daisuke Kato** (Sekine), **Tatsuya Nakadai** (Komatsu, le gérant), **Eitaro Ozawa** (Minobe), **Keiko Awazi** (Yuri)

女が階段を上る時

Keiko Yashiro est hôtesse de bar dans le quartier chic de Ginza, à Tokyo. Elle reste fidèle au souvenir de son mari décédé cinq ans plutôt. Ainsi, malgré son métier, elle se refuse aux hommes qui la courtisent quotidiennement. Un jour pourtant, elle s'éprend d'un des habitués de l'établissement où elle travaille...

"Le bonheur est le meilleur des cosmétiques". La phrase d'Ernest Hemingway semble résonner de manière appropriée dès lors qu'on observe la façon dont les personnages négocient avec la réalité qui les enserre. La tristesse de ses héroïnes dépend ainsi autant de causes extérieures que d'un conflit entre leurs sentiments et la raison qui les pousse souvent à se parer d'un masque de circonstance (déjà dans ***Le Grondement de la montagne***, la posture infantile de Kikuko dissimule le dégoût amer que lui inspire son mariage). «L'après-midi à Ginza, les rues et les bars sont comme des femmes démaquillées» nous dit la voix off de Keiko lorsque nous découvrons les ruelles de Ginza où elle travaille la nuit, esseulée dans un milieu où son refus de l'alcool et des relations tarifées relèveraient, entre autres signes, de sceaux préservés de son indépendance. Vieillissante, elle doit malgré tout assurer son avenir. Deux solutions se marier ou emprunter l'argent nécessaire pour acheter son propre bar. Dans un cas comme dans l'autre, il lui en coûtera de perdre ce qu'elle pense être parvenue à préserver d'elle-même. C'est la structure narrative du film, ponctuée d'irrémédiables retours au pied de cet escalier que Keiko doit gravir chaque soir pour retourner travailler, qui tout en donnant le sentiment de progresser linéairement, révèle une âpreté que les lumières de la nuit n'adoucissent jamais. Les événements se succèdent (aventures sans lendemain, demandes en mariage, suicide...) mais jamais rien ne change. Le mouvement du film est celui d'un surplace où Keiko gagne en lucidité ce qu'elle abandonne de forces.



HIDEKO **TAKAMINE**

Remarquable portraitiste de femmes soumises à toutes sortes d'épreuves, Naruse a travaillé avec la majorité des actrices vedettes du studio Toho de son époque. Il fut même brièvement marié à l'une d'entre elles, Sachiko Chiba. Mais parmi elles, c'est Hideko Takamine qui conquit une place absolument centrale dans son œuvre. Ayant entamé sa carrière à un âge précoce qui lui valu le qualificatif de "Shirley Temple japonaise", la popularité et l'expression du talent de Takamine atteignent leur apogée dans les années 1950 et 1960 où elle est une actrice très convoitée. Avec Naruse, elle tourna dix-sept films au nombre desquels figurent ***Quand une femme monte l'escalier*** (dont elle signa aussi les costumes), ***Une femme dans la tourmente*** et ***Au gré du courant***.

UNE FEMME DANS LA TOURMENTE

MIDARERU

Japon, 1964, 96 mn, Noir & Blanc, filmé en TohoScope.

Scénario : **Zenzo Matsuyama**

Directeur de la photographie : **Jun Yasumoto**

Décors: **Satoshi Chuko**

Musique : **Ichiro Saito**.

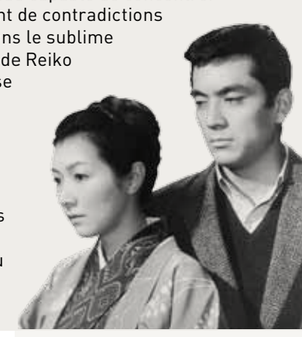
Produit par la **TOHO**

Avec **Hideko Takamine** (Reiko Morita), **Yuzo Kayama** (Koji, le beau-frère), **Mitsuko Kusabue** (Hisako, la belle-sœur), **Yumi Shirakawa** (Takako, l'autre belle-sœur), **Aiko Mimasu** (Shizu, la belle-mère).

乱れる

Reiko Morita, jeune veuve, s'occupe d'un petit commerce qui a permis à sa belle-famille de survivre après la guerre. L'ouverture d'un supermarché dans le même quartier bouleverse sa vie tranquille et l'interroge sur son avenir. Dans le même temps, Koji, son beau-frère, est revenu s'installer parmi eux après avoir quitté son emploi à Tokyo.

Chez Naruse, nombreux sont les films où l'impossibilité de construire le couple signe celle de son déclin inéluctable érodé par un quotidien destructeur. Ils constituent presque à eux seuls un sous-genre parfois qualifié de "fufu mono". Dans ***Une femme dans la tourmente***, cet amour attire l'un vers l'autre une veuve de guerre et son jeune beau-frère. Le titre japonais ***Midareru*** signifie littéralement «être troublé». C'est dans cet état que Reiko et Koji évoluent l'un près de l'autre, lorsque ce dernier lui dévoile des sentiments qu'il réprimait secrètement depuis de longues années. Confronté à cette révélation, le monde intérieur de Reiko se fissure parallèlement aux menaces extérieures pesant sur la pérennité de l'épicerie à laquelle elle s'est dévouée, pour subvenir aux besoins de sa belle-famille, à la mort de son époux. Cinéaste de son temps, Naruse imprègne subtilement son film d'une observation des changements en cours dans la société japonaise des années 1960. Mais c'est une fois encore dans la peinture des effets du désordre, de la confusion des sentiments et des dilemnes que Naruse impressionne. Il est sans doute parmi les rares à s'être rendu capable de concentrer dans une seule image autant de contradictions et d'incertitudes comme dans le sublime gros plan final où le visage de Reiko laisse paraître son immense solitude. Ce moment est un exemple accompli de la remarquable complicité liant Naruse et Takamine. Edward Yang n'hésitait pas à le décrire comme l'un des plus émouvants et mémorables de toute l'histoire du cinéma.



PROPOS

"Il se passe peu de choses dans mes films, et ils se terminent sans conclure, comme la vie. Je ne peux m'empêcher de ressentir un grand amour pour la persévérance pitoyable des êtres humains, pour la manière dont ils conduisent leurs vies dans l'espace et dans le temps sans fin. [...] Depuis mon plus jeune âge, je pense que le monde dans lequel nous vivons nous trahit, cette pensée ne m'a jamais quitté."

Mikio Naruse

NUAGES ÉPARS

MIDAREGUMO

Japon, 1967, 108 mn, Couleurs, filmé en Tohoscope

Scénario : **Nobuo Yamada**

Directeur de la photographie : **Yuzuru Aizawa**

Montage: **Hideshi Ohi**

Décors: **Satoshi Chuko**

Musique : **Tôru Takemitsu**

Avec **Yuzo Kayama** (Shiro Mishima), **Yoko Tsukasa** (Yumiko Eda), **Mitsuko Kusabue** (Fumiko, la sœur de Yumiko), **Mitsuko Mori** (Katsuko, belle sœur de Yumiko), **Mie Hama** (Junko, la fille du directeur), **Daisuke Kato** (Yuzo Hayashida)

produit par la **TOHO**

乱れ雲

Yumiko Eda et son mari Hiroshi se préparent à partir vivre aux Etats-Unis. Dans quelques mois, la jeune femme enceinte donnera naissance à leur premier enfant. Mais Hiroshi renversé par une voiture meurt subitement. Rongé par le remord, Shira Mishima, le responsable de l'accident, décide de verser une pension à la jeune veuve et de maintenir le contact avec elle...

L'entame de ***Nuages épars***, le dernier film réalisé par Mikio Naruse (un des six qu'il a tourné en couleurs) n'est pas sans nous rappeler de plus familiers mélodrames de Douglas Sirk. Puis, c'est ***Une femme dans la tourmente*** qui nous revient vite à l'esprit, la trajectoire du couple Yumiko/Mishima pouvant être comparée à celle de Reiko et Koji. Mais ici, nous sommes bien au Japon et on se plaît à travers de multiples allusions faites à ce qui est étranger au pays (dialogue entre le neveu de Yumiko et son père, l'attitude de Mishima à l'égard d'un client américain, l'énumération des périls qui l'attendent à Lahore où il est muté...) à nous le rappeler avec une ironie qui contrebalance le poids d'un drame où les personnages pensent retrouver leur nord en s'enfonçant toujours plus dans un Japon provincial et rural. Ils sont eux-mêmes comme les deux rives d'un même lac : poussés par le courant vers un rapprochement donné comme impossible, indécent. La jeune veuve fera bien un pas ou deux vers l'homme qui tua son mari dans un accident de la circulation et l'attachement de l'un à réparer sa faute glissera des remords au sentiment d'amour. Ils auront bien leur partie de campagne mais les courants naruséens ont leur moralité bien à eux, ceux d'une mise en scène qui par-delà les convenances leur offrent la chance d'une fable longanime conclue par un chant de réconciliation.

LE PARADOXE **NARUSE**

Le public occidental a eu de régulières opportunités de mesurer le génie de Kenji Mizoguchi, d'Akira Kurosawa et, plus tardivement, celui de Yasujiro Ozu. L'œuvre de Mikio Naruse (1905-1969) reste, elle, très mal connue. Deux films ***Le Repas*** (1951) et surtout ***Nuages flottants*** (1955) tous deux adaptés de romans de Fumiko Hayashi, valent depuis longtemps comme emblèmes d'une œuvre pourtant riche de 89 titres. Près de vingt sont aujourd'hui considérés perdus. Souvent et défavorablement comparé à Ozu, avec lequel il partage le goût des shomingeki, chroniques quotidiennes et contemporaines de la vie de gens simples (petits groupes de geishas, d'entraîneuses ou de prostituées, relations contrariées de filiation et évolution des mœurs familiales d'une génération à l'autre), Naruse a aussi en commun avec Mizoguchi une attention soutenue pour les figures féminines endurantes dont il suspend fréquemment les destinées au seuil du tragique. Dans le contexte marqué de l'après Seconde Guerre mondiale, ces motifs s'inscrivent dans l'œuvre de Naruse avec une impudeur aussi notable que la quête de bonheur matériel et sentimental insatisfaite d'hommes et de femmes ordinaires dont les désirs et prétentions enfreignent les conventions sociales et morales. Si l'on suit aisément les intrigues des films de Naruse, ils se dérobent par nature à une description par grands traits. Rétifs à laisser trop paraître les subtilités qui les façonnent, le réalisateur taïwanais Edward Yang évoque sur ce point l'« invincible style invisible » de Naruse. Le cinéaste est passé maître dans l'art de peser le poids d'un quotidien fait de répétitions sans fin, creusé et affecté par d'infimes événements. Leurs incidences contradictoires et imprévisibles perdent les personnages dans ces micro-ondulations du quotidien dévoilant derrière chaque (in)décision les faiblesses, l'inertie, la veulerie des uns et des autres mais aussi une folle persévérance à vouloir vivre. Les gestes les plus anecdotiques détachés d'implications dramatiques apparentes, les paroles les moins éloquentes, un léger changement dans un cadre maintes fois repris, les rythmes d'une marche, sont la marque de ces événements et des perturbations qu'ils apportent. Les films de Naruse exigent de nous une attention soutenue à des variations ténues, presque imperceptibles. Leur dépouillement formel, sans austérité, doit nous permettre de les remarquer. Elles densifient un récit, relèvent aussi une approche unique, sans équivalent, de la psychologie de chaque personnage. Cette manière de Naruse, son prosaïsme sans éclat, pourraient en partie au moins, expliquer la distance dans laquelle son œuvre demeure à ce jour maintenue. Malgré les grandes rétrospectives qui l'ont consacré de par le monde, dont une en 2001 à La Cinémathèque française, à l'écho prolongé par la parution en 2006 du remarquable ouvrage de Jean Narboni ***Mikio Naruse, Les temps incertains***, il reste le moins fortuné des quatre grands cinéastes classiques essentiels du cinéma japonais. Paradoxalement, il serait à nos yeux le plus moderne d'entre eux.

Jérôme Baron et **Aisha Rahim**

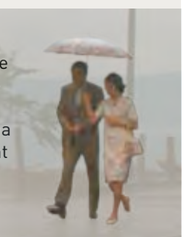
PARTENAIRE

Créé en 1979 par Alain et Philippe Jalladeau, pionnier en son temps, le **Festival des 3 Continents** a très tôt gagné une renommée internationale pour les découvertes dont il a été l'instigateur, son travail d'éclaireur dans la mise à jour permanente de nos connaissances du cinéma mondial, de son histoire et de sa cartographie évolutive hors Europe et Amérique du Nord.

www.3continents.com

LES AUTEURS

Professeur d'histoire et d'esthétique du cinéma en classe préparatoire Cinésup à Nantes et président de l'association le Cinématographe, Jérôme Baron est le directeur artistique du **Festival des 3 Continents** depuis 2010. Aisha Rahim est journaliste et critique portugaise. Elle a rejoint l'équipe de programmation des 3 Continents en 2016.



Ce document est édité par l'Agence pour le Développement Régional du Cinéma (ADRC) avec le soutien du Centre National du Cinéma et de l'image animée (CNC).

L'ADRC, présidée par le cinéaste Christophe Ruggia, est forte de plus de 1000 adhérents représentant l'ensemble des secteurs impliqués dans la diffusion du film : réalisateurs, producteurs, exploitants, distributeurs, mais aussi les collectivités territoriales. Créée par le Ministère de la Culture et de la Communication, l'ADRC remplit deux missions complémentaires en faveur du pluralisme et de la diversité cinématographique, en lien étroit avec le CNC : le conseil et l'assistance pour la création et la modernisation des cinémas ; le financement et la mise en place de circulations d'une pluralité de films pour les cinémas de tous les territoires. Depuis 1999, l'ADRC œuvre également pour une meilleure diffusion du patrimoine cinématographique.

ADRC | 16, rue d'Ouessant
75015 Paris | Tél.: 01 56 89 20 30
www.adrc-asso.org

Distribution
LES ACACIAS
63 rue de Ponthieu 75008 Paris
Tél.: 01 56 69 29 30
www.acaciasfilms.com

Textes : Jérôme Baron et Aisha Rahim.
Photographies : © TOHO Co., Ltd. Tous droits réservés.

L'ADRC ET **LES ACACIAS** PRÉSENTENT

MIKIO **NARUSE**

LE GRONDEMENT DE LA MONTAGNE **1954** AU GRÉ DU COURANT **1956** QUAND UNE FEMME MONTE L'ESCALIER **1960**
UNE FEMME DANS LA TOURMENTE **1964** NUAGES ÉPARS **1967**

HOMMAGE EN 5 FILMS

Nuages Epars © 1967 Toho Co., Ltd. Tous droits réservés.